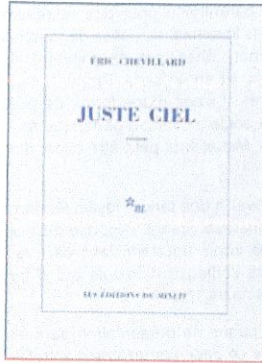




Éric Chevillard, *Juste ciel*

Juste ciel est le vingtième roman qu'Éric Chevillard publie aux Éditions de Minuit depuis *Mourir m'enrhume*, paru en 1987. Sa production, très diversifiée, ne se limite pas à ses romans : Chevillard est l'auteur de livres divers sortis chez plusieurs éditeurs, il tient un blog sur Internet et une chronique critique dans *Le Monde des Livres*. Ainsi, s'exprime, sur de nombreux supports, une voix tout à fait originale, qui se caractérise par un humour mordant, une imagination vraiment foisonnante, une prise de liberté incroyable par rapport aux conventions littéraires en général, romanesques en particulier. Bien entendu, face à une production si dense et si variée, le lecteur ne peut pas exiger une qualité constante : en matière chevillardesque, certaines années sont meilleures que d'autres. Or, 2015 se présente comme un très bon millésime : *Juste ciel* est une vraie réussite de drôlerie et d'invention.



[Voir tous les articles Livres](#)

[Imprimer la page](#) 

[Article en PDF](#) 

[Envoi par courriel](#) 

[Recommander](#)

[Tweeter](#)

Le héros, un certain Albert Moindre, se rend compte, dès la première page, qu'il est décédé. Mais, à son grand étonnement, il s'aperçoit qu'il y a une vie après la mort et que celle-ci n'a rien à voir les promesses des religions instituées : elle n'obéit en fait qu'à la fantaisie d'un écrivain. Nulle révélation mystique n'est à attendre ici : Chevillard ne surfe en aucune façon sur la vague du retour du religieux. Et il ne nous livre aucune morale transcendante. Il se contente d'imaginer un autre monde complétant celui-ci, grâce à la littérature (qu'il célèbre en passant et qui se célèbre d'elle-même, de façon pragmatique) et au moyen d'un humour corrosif. Certains passages sont vraiment drôles, comme celui qui voit le héros se rendre au « Bureau des élucidations », où il reçoit la possibilité de « vider les questions qui l'obsèdent » et de « se soulager des interrogations qui le torturent ». Les interrogations dont il s'agit n'ont absolument rien de métaphysique, ce qui produit un contraste comique :

- « – [...] Tu avais raison, il était dans le court.
- Quoi donc ?
- Le coup droit qui t'aurait permis de remporter le tournoi de tennis intercommunal du Maine-et-Loire, catégorie minimes, qui fut jugé *out* par l'arbitre, après quoi tu te déconcentras complètement et perdis finalement le match. »

Si une leçon doit être tirée de ce récit inattendu, elle est à chercher non pas dans un espoir chimérique en l'au-delà, mais dans l'évocation de la futilité absurde de nos vies.

Laurent Demoulin

Éric Chevillard, *Juste ciel*, Minuit, 2015, 141 p.

[< Précédent](#) | [Suivant >](#)

[Retour à la liste des Romans et nouvelles](#)
[Retour au DOSSIER/ Lectures pour l'été 2015](#)

Serge Delaive, *Meuse fleuve nord*

Le poète belge Serge Delaive livre ici ce qui est peut-être son grand œuvre poétique : un long poème d'une seule coulée, qui prend le fleuve Meuse à sa source et le suit jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord. C'est le voyage d'un homme dans sa propre vie, dans sa mémoire, dans le monde qu'il habite. Une épopée personnelle, un texte lyrique et prosaïque, impertinent et grave, accompagné de nombreuses photos de l'auteur, dans un échange fécond entre lettre et image. À lire d'une traite, puis à relire souvent. La poésie reste vive et actuelle. elle demeure pour d'aucuns — auteurs, lecteurs — le seul moyen de « passer » certaines choses.

Gérald Purnelle

Fondées par le poète et imprimeur artisan Marc Imberechts et longtemps sises à Soumagne, les éditions Tétrasyre avaient émigré à Bruxelles sous l'égide du poète cinéaste Maxime Coton. Depuis 2014, elles sont de retour à Liège, dans les très bonnes mains de Primaëlle Vertenoël. Pour son premier titre, celle-ci a réussi un coup de maître en publiant *Meuse fleuve nord* de Serge Delaive, un long poème en vers libres suivant librement le fil du fleuve au gré de mots et de photographies. Il ne s'agit donc pas d'un recueil habituel, mais d'un véritable livre, consacré à un seul objet, la Meuse, dont les vers, épiques et puissants, épousent le mouvement.

Delaive n'est pas le premier poète à consacrer ainsi un long poème à un fleuve : la Seine a été décrite par Francis Ponge et l'Escaut par Franck Venaille. Mais il procède de façon très personnelle, en mariant trois éléments : d'une part, il raconte son voyage au long du fleuve, de sa source française à son embouchure néerlandaise en passant par la traversée de la Wallonie, d'autre part, il multiplie les tableaux descriptifs et les références littéraires, charriées par le flux du texte. Et enfin, il illustre son propos par des photographies prises en cours de route.

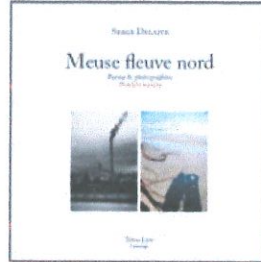
À la fois poète et romancier (il a obtenu le prix Rossel en 2009 avec *Argentine*), Serge Delaive – dont les grands thèmes sont le voyage initiatique, la dualité de l'être (à travers la figure de son double, Lunus) et la recherche de soi toujours à recommencer – a peut-être signé avec *Meuse fleuve nord* son chef-d'œuvre. En effet, les qualités du poète (le travail précis sur la langue, sur la sémantique et sur le rythme) épousent ici les qualités du romancier : le souffle, la durée, la construction ambitieuse. Le texte est fort et régulier, sans temps mort, avec des moments faciles et entraînants, des passages qui demandent davantage de concentration, mais sans halte, sans baisse de régime. Delaive a inventé une forme de coulée continue des vers, qui passent naturellement d'un sujet à l'autre, par glissement, une incise devenant une phrase principale, ou l'inverse, sans laisser au lecteur le temps d'interrompre sa lecture. Le ton est à la fois célébratif et impertinent, épique sans aucune emphase, moderne en retrouvant un thème ancestral. En outre, un bel équilibre s'impose d'emblée entre la force de vie du fleuve, rendue par le rythme des vers, et la mélancolie du narrateur. Comme s'il s'agissait d'un texte écrit à quatre mains : celles de Serge Delaive, que ses lecteurs reconnaîtront, et celle du fleuve lui-même, les grandes mains du fleuve qui nous emportent.

Laurent Demoulin

Serge Delaive, *Meuse fleuve nord*, Tétrasyre, 2014.
Voir aussi [Serge Delaive, Meuse fleuve nord](#)

< Précédent | Suivant >

[Retour à la liste Poésie](#)
[Retour au DOSSIER/ Lectures pour l'été 2015](#)



[Voir tous les articles Livres](#)

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par courriel

Recommander 1

[Tweeter](#)

Culture

Université de Liège

Luc-Michel Fouassier, *Le Zilien ou Survie et triomphe d'un enseignant dilettante*

Luc-Michel Fouassier occupe une position singulière dans le champ littéraire : il s'agit d'un écrivain français qui publie en Belgique, une moitié de ses livres (dont le remarqué *Histoires Jivaro, cent nouvelles de cent mots*) étant parue aux éditions Quadrature sises à Louvain-la-Neuve et l'autre chez Luce Wilquin, qui siège à Avin, près de Hannut. En outre, son dernier roman, *Le Zilien*, est inspiré – le livre le souligne de façon explicite – par un grand romancier belge contemporain, dont je ne dévoilerai pas tout de suite ici le nom (le suspense sied aussi aux comptes rendus).

Cela n'empêche pas Fouassier de parler de son grand pays et d'user (pour s'en moquer) de ces acronymes dont nos voisins sont, dit-on, friands : une ZIL étant une Zone d'Intervention Localisée, par dérivation, un « zilien » désigne un professeur remplaçant. Le récit se centre donc sur les aventures, très peu spectaculaires, et les mésaventures, plus agaçantes que dangereuses, d'un professeur dilettante, qui attend, dans la salle d'une école, que l'on ait besoin de lui. La qualité principale de ce zilien est certainement sa patience : cela ne le gêne en rien, malgré l'idéologie dominante qui fait, plus que jamais, du travail acharné la première des vertus, d'être payé à ne rien faire. Mais c'est avec flegme, sans provocation, en usant de la ruse et du silence et en affichant de grandes connaissances sur de nombreux sujets, que ce héros passif, à la fois très bien élevé et culotté, se protège de ceux qui ne supportent pas son inertie. Il s'ensuit un récit plein d'humour : Fouassier manie avec habileté les ruptures de ton stylistiques, les sous-entendus, les métonymies sarcastiques, les ellipses narratives et, surtout, l'ironie. Celle-ci épouse dans ce roman plusieurs formes, de la remarque caustique à la fausse innocence (l'ironie socratique, à la manière de l'inspecteur Columbo) en passant par l'ironie du sort – le sort s'avérant à la fin du roman paradoxalement favorable au héros.

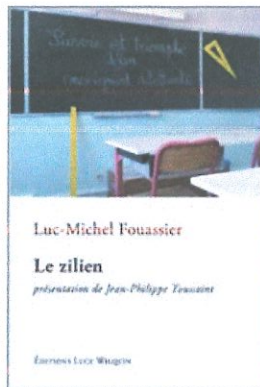
Le zilien a des ancêtres littéraires, comme le souligne une courte préface : Monsieur Teste de Valéry, Monsieur Songe de Pinget, Palomar de Calvino (Plume de Michaux, aurais-je envie d'ajouter) et surtout, Monsieur de Jean-Philippe Toussaint (nous y voilà) : c'est d'ailleurs ce dernier qui signe la préface en question. Fouassier ne cache donc pas la source de son inspiration, mais il ne se prive pas de conférer à la peinture d'un héros à la Toussaint, inactif, poli et sans-gêne, un message personnel. Car l'humour, loin d'être inoffensif, permet à cet écrivain, qui est par ailleurs un enseignant, de procéder à une vive critique d'une forme de pédagogie contemporaine, hypocrite, bavarde et mièvre.

Laurent Demoulin

Luc-Michel Fouassier, *Le Zilien ou Survie et triomphe d'un enseignant dilettante*, Éditions Luce Wilquin, 2014, 96 p.

< Précédent | Suivant >

[Retour à la liste des Romans et nouvelles](#)
[Retour au DOSSIER/ Lectures pour l'été 2015](#)



[Voir tous les articles Livres](#)

[Imprimer la page](#)

[Article en PDF](#)

[Envoi par courriel](#)

[Recommander](#) 19

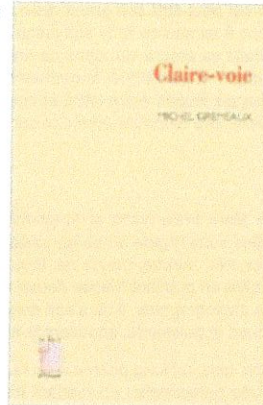
[Tweeter](#)



Michel Gremaux, Claire-voie

Voici un livre tout à fait original et inclassable, juste et précis, sobre et audacieux, fragmenté et continu : il s'agit d'un abécédaire égrainant quatre-vingt deux textes très courts, d'une page ou deux, qui décrivent les différentes composantes d'un lieu, une maison d'aujourd'hui, avec ses i-Phone, MacBook blanc et bouteille de lait bio, mais aussi ses balustres, son banc de monastère ou ses lampes à abat-jour au pied en olivier. Au gré de ces tableaux, çà et là, parmi les choses, se glissent des animaux, fourmis, mouche, salamandre, et des êtres humains, les habitants de la maison, un homme, une femme et surtout une jeune fille nettoyant un vélo ou écoutant de la musique. L'écriture est poétique à force de dépouillement, élégante, presque froide, comme dans un roman de Robbe-Grillet à sa plus grande époque. Mais en même temps, sous l'apparente froideur de la description, se laisse deviner un sentiment fort pour ces lieux et ces êtres : il s'agit d'une déclaration d'amour très pudique. En tout cas est-ce ainsi que j'ai lu, en douceur, en picorant les textes, obéissant ainsi au rythme lent du recueil, *Claire-voie* de Michel Gremaux. Peut-être ne s'agit-il que d'une interprétation personnelle, car, comme le souligne Luc Louwette dans sa belle préface : « *Tout est là. L'auteur nous force à être davantage qu'un lecteur. Car la littérature n'est en fait qu'un gigantesque jeu d'anagrammes nous conviant à des rendez-vous exceptionnels et parfois hors du temps.* »

Laurent Demoulin



[Voir tous les articles Livres](#)

[Imprimer la page](#) 

[Article en PDF](#) 

[Envoi par courriel](#) 

[Recommander](#)  0

[Tweeter](#)

Michel Gremaux, *Claire-voie*, Le bois d'Orion, 2014, 154p.

[< Précédent](#) | [Suivant >](#)

[Retour à la liste Poésie](#)
[Retour au DOSSIER/ Lectures pour l'été 2015](#)

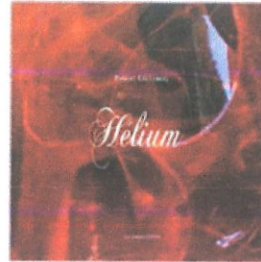
Pascal Leclercq, *Hélium*

Les poètes liégeois contemporains de qualité sont si nombreux que l'on en oublie toujours l'un ou l'autre ! Ainsi ne parle-t-on peut-être pas assez de Pascal Leclercq, qui construit pourtant, depuis déjà presque vingt ans, une œuvre singulière, forte et obstinée, sans concession. Cette œuvre est riche et variée, tant dans ses formes que ses lieux d'édition : elle compte des traductions de l'italien (dont deux romans d'Alessandro De Roma parus chez Gallimard), des polars complètement déjantés publiés au Québec mais se déroulant à Liège et une vingtaine de recueils de poèmes, édités principalement à Nancy à l'enseigne de La Dragonne.

Hélium, le dernier d'entre eux, présente une double originalité : d'une part, le texte entre en relation avec l'iconographie de Jac Vitali, qui propose des sortes de détournements d'anciennes photographies, et, d'autre part, il épouse la forme d'un journal, sans pour autant en être un : un sous-titre porte d'ailleurs la mention « Journal apocryphe ». Il s'agit de petites notes datées (Leclercq précisant le jour, le mois mais non l'année, comme pour ancrer le texte dans le temps tout en maintenant autour de celui-ci une nimbe de flou) portant sur les sujets les plus divers, micro-récits de voyage, anecdotes du quotidien, brefs arts poétiques (en forme de question et non d'affirmation), contes philosophiques en deux phrases, déclarations lyriques et énigmatiques à un « tu », faux aphorismes (« L'espace ne déteste pas les vérités générales »), fables minuscules, ébauches de fantasmagorie, descriptions d'impressions mentales... Presque chaque petit texte mériterait sa propre définition. Il s'ensuit que le journal en devient une forme tout à fait paradoxale : à la fois contraignante (les textes sont courts et datés) et ouverte, même quant à la question de l'occupation de la page (la plupart des textes sont en prose, mais certains d'entre eux sont disposés en vers libres). Le ton lui aussi est très varié : certains passages sont lyriques, d'autres volontairement prosaïques.

Malgré cette impressionnante diversité, qui témoigne de l'infatigable esprit de recherche de l'auteur, *Hélium* est un recueil tout à fait cohérent. L'unité du livre tient sans doute au travail particulier de la forme brève auquel s'astreint ici, avec une belle constance, Pascal Leclercq. Les *incipit* sont volontiers abrupts, frappants, directs, comme pour réveiller sans cesse le lecteur, tandis que les fins de textes se refusent à l'effet, aux *concerti*, à la flèche, à la chute. Le fragment, commencé en fanfare, s'achève plus qu'il ne se clôt, ce qui donne à la lecture un rythme tout à fait particulier, en deux temps et fait de ce recueil une expérience littéraire magistrale et troublante.

Laurent Demoulin



[Voir tous les articles Livres](#)

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par courriel

Recommander

[Tweeter](#)

Pascal Leclercq, *Hélium*, Nancy, La Dragonne, 2014.

[< Précédent](#) | [Suivant >](#)

[Retour à la liste Poésie](#)
[Retour au DOSSIER/ Lectures pour l'été 2015](#)

Nicole Malinconi, *Un grand amour*

Chez mon cher libraire (profitons de cette parenthèse pour dire notre amour des vraies librairies : tenez bon, amis libraires, résistez aux fausses librairies, aux sites de marchands de bouquins à la pelle et aux livres électroniques piratés sur Internet), chez mon cher libraire, disais-je, ce livre de Nicole Malinconi se trouve dans le rayon « poésie ». Et en un sens, l'importance de l'écriture, dans la prose de Malinconi, donne raison à ce classement : il s'agit d'une forme de poésie. Mais aussi, malgré le petit nombre de pages, d'un petit roman. La seule indication générique se trouve dans le colophon, à la fin du livre, où il est question d'un « récit ». Mieux vaut peut-être cependant considérer que *Un grand amour* est un livre inclassable.

Le titre est surprenant également : il laisse rêver à une tendre idylle. Or, la narratrice, celle qui évoque, dès l'*incipit*, le grand amour de sa vie, est Theresa Stangl, l'épouse de Franz Stangl, le commandant du camp d'extermination de Treblinka. Nulle ironie pourtant dans ce titre : cette femme a vraiment aimé cet homme, sans partager pour autant l'odieuse idéologie qui a fait de lui un monstre et en désapprouvant en son for intérieur les crimes nazis.

Le livre obéit à un dispositif original : deux pages de présentation permettent à Nicole Malinconi de situer son propos et de citer ses sources : elle se base sur un livre d'entretiens réalisé par la journaliste Gitta Sereny, qui a interrogé Franz Stangl, dans sa prison, puis son épouse, qui vivait à Sao Paulo. Après quoi, l'écrivaine donne directement la parole à Theresa, en un monologue profond et saisissant, qui soulève de nombreuses questions sans jamais sombrer dans le moralisme ou la leçon toute faite : la narratrice essaie d'expliquer ce qui demeure pour elle-même inexplicable : son mari était à la fois un homme aimant et sensible auprès d'elle et, ailleurs, dans une autre vie, un assassin. Quelle force l'a contrainte à s'aveugler sur cette autre vie ? Quel autre forme de cécité a pu permettre à son mari de supporter cette double vie et cette double identité ? Cette force serait-ce l'amour ?

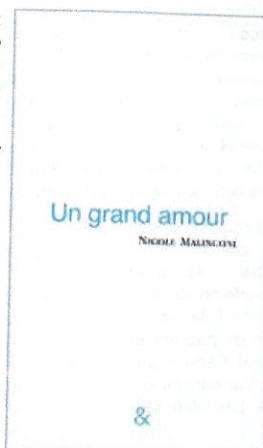
Nicole Malinconi a écrit là un livre à la fois magnifique, troublant et terriblement efficace, profondément humain et ouvert sur l'inhumain. Elle prolonge là, d'une manière extraordinaire, la voie nouvelle ouverte dans son œuvre par *Vous vous appelez Michelle Martin*.

Laurent Demoulin

Nicole Malinconi, *Un grand amour*, Esperluète Éditions, 2015, 52 p.

< Précédent | Suivant >

Retour à la liste des **Romans et nouvelles**
Retour au **DOSSIER/ Lectures pour l'été 2015**



Voir tous les articles Livres

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par courriel

Recommander 0

Tweeter

Christine Montalbetti, *Plus rien que les vagues et le vent*

Si les romans de Christine Montalbetti comptent parmi ceux que je préfère dans la production romanesque française contemporaine (qui est riche, variée et passionnante, contrairement à ce que répètent les adeptes du roman américain), ce n'est pas seulement en raison de leur intelligence et de leur habileté narrative, digne de Robbe-Grillet. C'est avant tout pour leur écriture : ils sont divinement bien écrits. Il s'agit d'une maquette de grand style faite de longues phrases, presque poétiques, proustiennes, nourries d'incises, dans lesquelles sont serties quelques interjections orales, humoristiques et décalées, qui produisent un effet ironique.

Ces romans, tous parus aux prestigieuses éditions POL, sont à présent au nombre de sept. Sans doute peuvent-ils être rangés en deux époques, la première comprenant *Sa fable achevée*, *Simon sort dans la bruine* (2001), *L'Origine de l'homme* (2002), *Western* (2005), *Journée américaine* (2009) et *L'Évaporation de l'oncle* (2011) ; la seconde, plus récente, comptant deux titres : *Love hotel* (2013) et *Plus rien que les vagues et le vent*, sorti en 2014, lors de la dernière rentrée littéraire.



La première manière est basée sur une minoration ludique et ironique de l'intrigue, dont le minimalisme est compensé par un ton humoristique et par la splendeur des phrases évoquée ci-dessus. Le roman est ouvertement fictionnel, mais la narratrice-écrivaine, extérieure à l'histoire, y intervient à l'envi, en son nom propre, pour raconter quelques souvenirs. En elle-même, l'anecdote crée de fausses attentes (*L'Évaporation de l'oncle* met, par exemple, en scène un héros, parti sur les routes d'un Japon ancestral à la recherche de son oncle, et s'achève sans qu'il n'en trouve la moindre trace), mais ces romans ne sont pas pour autant uniquement formels : les scènes valent pour leur contenu, qui est très souvent de l'ordre de la description de petits bonheurs allégres, d'instantanés doux et privilégiés, finement évoqués par la plume gracieuse de Montalbetti, comme les retrouvailles entre deux amis sur une terrasse ombragée, alors que le soir tombe lentement.

La romancière s'attache ainsi à des mouvements micro-psychologiques comparables aux tropismes de Nathalie Sarraute, mais ce sont des tropismes heureux, alors que Sarraute s'était spécialisée dans les tropismes obscurs, liés à de sourdes dominations et à l'hypocrisie sociale.



La seconde manière, moins joyeuse, s'ouvre avec *Love hotel*, roman né du traumatisme consécutif à la présence de la romancière à Tokyo au moment du tsunami et, paradoxalement, au fait qu'elle n'ait rien remarqué du drame. Le narrateur est cette fois le personnage principal du récit, que l'on ne peut confondre avec l'écrivaine dans la mesure où il est de sexe masculin. L'anecdote n'est plus du tout tournée en dérision : il s'agit d'une relation érotique qui a lieu dans l'ignorance totale de la catastrophe, évoquée seulement dans les dernières lignes du roman.

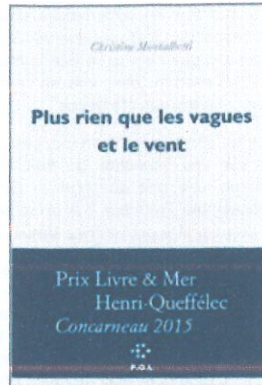
Le dernier roman en date, magistral à plus d'un titre, *Plus rien que les vagues et le vent*, est également centré sur un narrateur masculin qui s'exprime en « je ». Mais s'il nous parle de son séjour dans l'Oregon, ce narrateur est tout entier tourné vers autrui et raconte les vies des personnages qu'il côtoie. Les nombreux récits enchâssés qui en découlent sont rapides et poignants : ce sont des destins, chaque fois forts, chaque fois captivants, qui rappellent tout autant Simenon que Robbe-Grillet ou Sarraute (car ces histoires reposent sur des rapports familiaux, souvent avunculaires, et procèdent d'une extraordinaire capacité d'identification à autrui, tant de la part du narrateur que de l'écrivaine). La succession effrénée de ces destinées leur confère à la fois une forme de singularité irréductible et, contradictoirement, une espèce de vanité existentielle tout à fait troublante. La fin du roman resserre ces nombreux fils narratifs autour du personnage principal, ce qui se traduit par une densité romanesque et dramatique étonnante. Mais une forme de soupçon reprend ses droits, *in extremis*, dans le dernier chapitre, grâce à une finale ambiguë et somptueuse, qu'il ne s'agit pas de dévoiler ici. Car ce papier a été écrit dans l'unique espoir de vous faire lire Christine Montalbetti cet été.

Laurent Demoulin

Christine Montalbetti, *Plus rien que la vague et le vent*, POL, 2014, 284 p.

< Précédent | Suivant >

Retour à la liste des **Romans et nouvelles**
Retour au **DOSSIER Lectures pour l'été 2015**



Voir tous les articles Livres

Imprimer la page Article en PDF Envoi par courriel Recommander

Tweeter

Eugène Savitzkaya, *Fraudeur*

Ces dernières années, Eugène Savitzkaya a multiplié les expériences nouvelles, écrivant pour le théâtre, publiant des nouvelles ou de la correspondance (avec Hervé Guibert) ou exposant des œuvres graphiques. Dix ans sont passés ainsi sans que ne voie le jour le moindre roman : le dernier en date est resté longtemps *Fou trop poli* (2005). C'est donc avec joie, en ce mois de février 2015, que j'ai ouvert *Fraudeur*. Mon attente était immense : elle n'a pas été déçue.

La plus grande qualité de *Fraudeur* est sa liberté, son audace, son indépendance vis-à-vis de toutes les formes de roman existantes. Il s'en dégage une sensation de fraîcheur unique, une énergie littéraire difficile à décrire : une joie sans borne, une ode au corps et aux désirs naissants, une jouissance des mots et des choses. À quoi ressemble *Fraudeur* ? À un roman de Savitzkaya ! Plus précisément, il rappelle *Mentir*, ce magnifique premier titre publié chez Minit, en 1977.

De quoi est-il question ? D'une description de l'enfance, à la campagne, de l'exploration du monde alentour, de la fratrie, des petites amies, des parents, qui viennent de Russie, pour l'une, de Pologne pour l'autre, avec une attention particulière portée à la mère, qui sombre dans la folie. Savitzkaya n'a pas toujours considéré que l'histoire de ses parents était intéressante : en 1982, il déclarait ainsi à Hervé Guibert : « Je n'ai pas de famille non plus, ou elle est sans intérêt. Mes parents ont tous deux quitté leur pays natal, au moment de la guerre [...]. Mon père était orphelin, il travaillait dans une petite ferme en Pologne. [...] Ma mère est née en 1926, en Russie blanche, près de Smolensk, son grand-père était un petit propriétaire terrien [...]. J'ai voulu à plusieurs reprises poser des questions, mais les réponses qu'elle me donnait ne me disaient rien. La tentative a avorté. » (H. Guibert, *Une rencontre avec Eugène Savitzkaya*, dans *Minit*, n° 49, mai 1982, p. 6.)

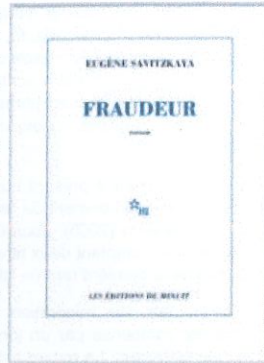
Pourtant, le thème de la mère était déjà au centre de *Mentir*, mais l'exil y était tu et la folie y était masquée par différents procédés littéraires. Elle est abordée ici un peu plus frontalement, même si le langage demeure avant tout poétique. Nul pathos cependant : la folie apparaît, elle aussi, comme une forme de liberté. Si elle est inquiétante, elle n'est pas triste et n'empêche nullement l'énergie de l'enfance de se déployer à travers toutes les pages de ce très beau livre.

Laurent Demoulin

Eugène Savitzkaya, *Fraudeur*, Minit, 2015, 166p.

< Précédent | Suivant >

[Retour à la liste des Romans et nouvelles](#)
[Retour au DOSSIER/ Lectures pour l'été 2015](#)



[Voir tous les articles Livres](#)

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par courriel

Recommander 0

[Tweeter](#)